directs (aujourd'hui singulièrement tombés en désuétude, par un revirement abusif des idées médicales) étant constitués par les émissions sanguines générales et locales.

Je n'ai voulu exposer dans ce chapitre que les effets les plus saillants des médicaments et en montrer l'extrême diversité. Quand je m'occuperai des classifications médicamenteuses, je m'efforcerai de constituer méthodiquement ces groupes, que je n'ai fait qu'indiquer ici.

CHAPITRE XI

VARIABILITÉ DES ACTIONS MÉDICAMENTEUSES

L'action et les effets des médicaments sont d'une contingence que le véritable médecin ne perd jamais de vue; contingence apparente, il est vrai, et qui ne tient pas à autre chose qu'à la multiplicité et à la mobilité des conditions dans lesquelles s'opère le conflit du médicament et de l'organisme. Cette variabilité est telle qu'on peut affirmer que la même impressionnabilité à un agent ne se reproduit peut-être pas dix fois dans la vie du même individu. Quoi d'étonnant dès lors que les actions médicamenteuses, qui ne sont qu'un rapport entre deux termes dont l'un est perpétuellement mobile, l'organisme, aient le même caractère de variabilité?

On peut distinguer les conditions qui font varier l'action et les effets des médicaments, en trois groupes : 1° conditions physiologiques; 2° conditions pathologiques; 3° conditions posologiques; les deux premières dépendent de l'état dans

lequel se trouve l'organisme au moment où le médicament lui est appliqué, les dernières sont intrinsèques au médicament, à ses formes, à ses particularités d'administration, etc.

ARTICLE PREMIER.

CONDITIONS PHYSIOLOGIQUES.

Elles embrassent : 1° l'âge; 2° le sexe; 3° le tempérament; 4° le régime ou genre de vie qui accompagne l'administration du médicament; 5° l'idiosyncrasie.

I. — L'âge change notablement le mode et le degré de l'action d'un médicament. Qui ne connaît l'impressionnabilité particulière des enfants aux stimulants? Elle repose sur leur activité circulatoire qui les dispose à la fièvre, laquelle n'est qu'un degré excessif et anormal de cette activité. Qui ne connaît aussi leur susceptibilité pour les solanées et pour l'opium? On se l'explique, en partie, pour le second de ces médicaments, par la prédominance du système nerveux chez eux, et notamment par leur proclivité cérébrale; et pour les solanées, par leur prédisposition aux angines et aux éruptions, et la mobilité particulière de la pupille chez eux, ce qui rend compte de la facilité avec laquelle ils accusent l'action des médicaments qui agissent surtout sur l'arrière-gorge, la peau, la pupille. C'est ainsi qu'on pourrait trouver dans les traits de la vie physiologique et morbide de l'enfant une explication assez plausible de l'impressionnabilité diverse qu'il offre aux différents médicaments.

Il faut aussi faire entrer en ligne de compte l'activité de l'absorption à cet âge et la pénétrabilité extrême des surfaces de rapport qui font que *tout* le médicament appliqué

chez l'enfant, à la peau et sur les muqueuses, est utilisé ; sans oublier non plus l'influence d'une circulation plus active.

II. — Les femmes sont à peu près dans les mêmes conditions que les enfants pendant la période d'activité sexuelle de leur vie. Elles sont, toutes choses égales d'ailleurs, plus impressionnables aux agents médicamenteux. Quand elles ont dépassé cette période, elles rentrent dans les conditions communes de pénétration plus difficile et de moindre impressionnabilité qui sont l'attribut des gens âgés, et en cela, comme en toutes choses, les différences sexuelles s'amoindrissent.

III. — Le tempérament influe également d'une façon marquée sur les effets des médicaments et cela se conçoit d'autant mieux que la distinction des tempéraments est fondée sur des prépondérances de systèmes organiques ; il n'y a rien d'étonnant dès lors que les gens lymphatiques supportent mieux les iodiques et moins bien les hyposthénisants que les sujets sanguins ; que les malades nerveux soient plus impressionnés que les lymphatiques par les stimulants et les antispasmodiques, etc.

IV. — La constitution elle-même, crée des *hyperesthésies* ou des *apathies* médicamenteuses. Il est d'observation que les personnes de constitution délicate ressentent plus vivement l'action des médicaments ; que les sujets gros et obèses, plus sensibles à l'action des stimulants de la circulation, résistent mal aux débilitants, etc.

Sans aucun doute ces faits ne sauraient être absolument généralisés, mais encore se présentent-ils avec une fréquence assez grande pour qu'on doive en tenir compte.

V. — L'idiosyncrasie, ce mode complexe d'exister, de vivre, de sentir, qui fait que chacun a sa physiologie, son impressionnabilité et sa manière de réagir, doit aussi être prise en considération dans l'emploi des médicaments, mais encore ne faut-il pas abuser de cette interprétation trop commode, comme on le fait tous les jours. Il convient de dépouiller le mot idiosyncrasie du sens mystique qu'on lui donne trop souvent et ne lui accorder qu'une réalité provisoire. Ce qu'il faut entendre par idiosyncrasie c'est cet état, particulier, héréditaire ou acquis, de la santé individuelle qui fait qu'on éprouve à l'occasion d'un médicament (pour restreindre ce mot au sujet qui nous occupe) des effets ou exagérés, ou amoindris, ou opposés à ce qu'ils sont chez la grande majorité des malades.

Cette idiosyncrasie peut donc revêtir la forme de l'*apathie*, de l'*hyperesthésie* ou de la *paresthésie* médicamenteuses.

Elle a ses équivalents dans les idiosyncrasies alimentaires par lesquelles des aliments, bien supportés et bien utilisés généralement, suscitent chez quelques personnes de véritables révoltes de l'estomac. J'en ai cité un certain nombre d'exemples. Franck vomissait quand il mangeait une seule fraise, quoiqu'il n'eût pas de répugnance pour cet aliment. L'ingestion de certains fruits, de certains poissons, de certaines fécules, d'ailleurs très-sains, détermine chez quelques personnes une invincible soulèvement de l'estomac. En 1846, un journal de Turin citait le fait très-curieux d'un soldat qui ne pouvait manger du pain sans être pris de vomissements et d'accidents lipothymiques ; lorsqu'on en émiettait quelques parcelles dans ses aliments, à son insu, ces phénomènes ne s'en manifestaient pas moins ; les fécules et les bouillies de farine étaient, au contraire, bien supportées.

L'auteur de cette observation rapprochait cette répugnance pour la farine fermentée de celle constatée chez les individus qui mangent impunément du raisin et du lait et qui ne peuvent supporter la moindre quantité de vin ou de fromage (1). L'ingestion des coquillages ou d'autres aliments de mer, amène chez beaucoup de personnes, des indigestions quelquefois graves et des urticaires. J'ai connu une famille dont tous les membres ne pouvaient manger des œufs ou des mets qui en contenaient sans éprouver des accidents cholériformes. J'ai constaté dans un autre cas la même répulsion idiosyncrasique pour la farine de sarrasin (2).

L'idiosyncrasie médicamenteuse, elle non plus, n'est pas très-rare; mais il faut bien dire que trop souvent on invoque en sa faveur des faits apocryphes ou mal observés. Marc en a réuni un bon nombre dans l'article très-bien fait qu'il a consacré à ces idiosyncrasies (3). Ici c'est un homme chez lequel le miel agissait comme un véritable poison; plus loin c'est le café déterminant des vomissements; la rhubarbe produisant le même effet; l'ipéca provoquant des accès d'asthme, etc. Les médicaments qui agissent électivement sur le système nerveux sont ceux qui suscitent le plus grand nombre d'idiosyncrasies, et cela parce que cet appareil est le plus *individuel* de tous dans ses modes de fonctionnement. L'opium en fournit une preuve surabondante et ce sont précisément les enfants et les femmes dont l'impressionnabilité nerveuse est exubérante, qui offrent le plus habituellement des exemples de cette idiosyncrasie. Marc a cité, d'après Hargens, le fait d'une malade que l'opium faisait saliver, et

(1) *Gaz. méd. de Paris*. 1846, t. XIV, p. 509.

(2) Fonssagrives, *Hyg. alim. des malades, des conv. et des valétud.*, 2e édition, 1867, p. 409.

(3) Marc, art. Idiosyncrasies. *Dict. des sc. méd.* Paris, 1818, tom. XXIII, p. 488.

d'après Werner, celui d'une autre femme qu'un huitième de grain d'opium en lavement, plongeait dans un état lipothymique, etc. M. Géry entretenait récemment la Société médico-chirurgicale de Paris d'un fait d'impressionnabilité à l'opium tellement développée que moins de 2 centigrammes d'extrait gommeux d'opium avaient amené des accidents d'une réelle gravité. Je voyais, il y a peu de jours, une malade chez laquelle l'application d'un cataplasme de farine de lin, produit une dyspnée qui prend parfois les proportions d'un accès d'asthme. Ces faits ne se comptent plus. Des vomissements, des éruptions à forme diverse, de la lipothymie, de la dyspnée, des syncopes sont les accidents par lesquels se révèle le plus ordinairement cette intolérance idiosyncrasique, sans parler de l'exagération accidentelle des effets spéciaux des médicaments que l'idiosyncrasie change parfois en poisons véritables.

Et de même qu'il y a des répulsions médicamenteuses constatées après l'absorption, de même aussi en existe-t-il de locales. La farine de lin, même très-fraîche, produit chez un certain nombre de personnes des éruptions parfois très-intenses. En ce qui concerne les éruptions de cette nature, il faut souvent les considérer moins comme un fait d'*idiosyncrasie* que comme un fait d'herpétisme héréditaire ou acquis. Je le fais remarquer avec intention pour montrer que ce mot idiosyncrasie (qui a, comme tant d'autres, l'air d'expliquer quelque chose et n'explique rien) n'est que provisoire, et qu'une observation plus attentive, plus minutieuse, plus éclairée, finira sans doute par réduire à peu de chose, si ce n'est à rien, le nombre des faits anormaux qu'il réunit aujourd'hui.

Remarquons que ces idiosyncrasies sont parfois héréditaires et se reproduisent souvent chez tous les membres

d'une même famille, et que si elles sont stables d'ordinaire, elles peuvent quelquefois s'amoindrir ou même s'effacer à la faveur de modifications qui surviennent dans la santé : par les progrès de l'âge ; les changements organiques provoqués par un état valétudinaire ; une maladie ayant remué fortement l'économie et ayant laissé à sa suite une santé dont la formule n'est pas exactement celle de la santé antérieure, etc.

VI. — Il faut enfin faire intervenir pour expliquer la variabilité des actions médicamenteuses, les conditions d'hygiène dans lesquelles le médicament est administré. Quand ces conditions sont en concordance avec l'action des substances employées (et cela devrait toujours être), on a ce que j'appellerai le *régime du médicament*. Je donne, je le répète, à ce mot, régime, le sens, très-compréhensif qui lui est attribué dans l'œuvre hippocratique, c'est-à-dire celui de gouvernement (διαιτα) de tous les actes de la vie physique, morale et intellectuelle dans un sens favorable à l'action du médicament employé. On peut dire qu'il y a autant de *régimes* qu'il y a de médications. Ils peuvent suppléer quelquefois celles-ci, mais ils ne sauraient jamais être suppléés par elle. Employer des hyposthénisants et laisser le malade vivre dans des conditions extérieures de stimulation ; recourir aux excitants au milieu d'un régime atonique, c'est se montrer peu conséquent. Il y a un régime des ferrugineux, un régime des mercuriaux, un régime des iodiques, etc.; et celui qui se borne à administrer ces médicaments sans s'occuper de régler minutieusement toutes les conditions de la vie des malades, celui-là s'éloigne des saines traditions de la médecine. Je reviens à dessein sur cette considération (1).

(1) Voy. chapitre VIII, TOLÉRANCE, INTOLÉRANCE ET APATHIE MÉDICAMENTEUSES, p. 128.

ARTICLE II

CONDITIONS PATHOLOGIQUES ET THÉRAPEUTIQUES

§ 1. — Conditions pathologiques.

Les conditions *pathologiques* sont aussi des sources de modifications pour les actions médicamenteuses. La réceptivité est évidemment changée par elles, de même que l'absorption, la circulation et l'élimination de la substance médicamenteuse. Ces changements que je ne puis qu'indiquer ici, sont variables suivant la nature de la maladie, ses modalités, son degré, sa période ; et la pensée, en mesurant le nombre en quelque sorte infini, de ces perturbations de l'action médicamenteuse par la maladie ne peut s'empêcher de faire des réflexions mélancoliques sur la valeur de ces observations sommaires que l'on recueille tous les jours, sans tenir compte de ces particularités multiples, et sur lesquelles on édifie gravement des théories et des conclusions thérapeutiques.

Deux écoles ont surtout insisté sur les conditions de réceptivité médicamenteuse que crée l'état morbide : l'école brownienne et l'école dite morgagni-rasorienne.

On sait les bases doctrinales du brownisme : la vie ne s'entretient que par l'incitation, c'est-à-dire par l'effet que produisent les puissances incitantes, qu'elles viennent du dehors, comme l'air et les aliments, ou qu'elles viennent du dedans, c'est-à-dire de l'organisme lui-même, comme les contractions musculaires, l'action du cerveau modifié par les passions, etc. *L'incitation* est le résultat de cette action des *puissances incitantes* sur la faculté fondamentale de la vie, *l'incitabilité ;*